

La classe vide

Il n'y a rien de plus triste qu'une classe déserte. Je suis les corridors noirs où les murs semés d'écrits peu scolaires semblent se moquer de moi. Je n'entends que l'écho de mes pas qui résonne.....résonne.....Je pousse la porte d'une classe.....Je m'attends à voir une douzaine de figures se tourner vers moi et m'examiner curieusement.

Mais non, la classe est bien vide.....Tiens, c'est une classe en désordre.....Les pupitres sont jetés à droite et à gauche; même la chaise du professeur se trouve renversée à l'autre bout de la salle.

Des livres traînent à terre, la couverture arrachée.....

Je m'assois à un des pupitres. Le siège est poli par le contact de tant de corps et le pupitre est marqué par la pointe d'un couteau. J'essaie de deviner les initiales à peine visibles. A quoi devait penser cet élève en gravant ses initiales dans le bois. Mon esprit erre et s'égaré.....Un meuble craque.....Je me lève précipitamment.....Décidément tous ces sièges vides m'impressionnent. Et puis je n'ose rien toucher, même pas remettre en ordre un pupitre.. ..Car il y a si peu de temps, que cette salle était pleine d'élèves qui se parlaient, riaient, se bouscullaient, qu'elle garde l'impression de chacune de leur pensée et de chacun de leur geste. Je sors en hâte.....Sur le seuil j'y jette un dernier coup d'oeil. Les meubles, les murs, les fenêtres, me regardent d'un air mélancolique, sage et triste.....La nuit est venue et recouvre chaque meuble de sa cape noire.....La classe dort.....Je sors en refermant la porte très doucement, de peur de la réveiller.....

Juliette Breffort
Classe de 2de.

La montée des escaliers

Monter des escaliers? me diriez vous, mais c'est mettre un pied devant l'autre sur des marches jusqu'à ce qu'on arrive en haut!

Eh bien, c'est plus que cela, monter les escaliers du Lycée. Il y a un esprit tellement différent suivant que cela se passe le matin, à l'heure du déjeuner, ou l'après-midi, que cela vaut la peine d'être décrit.

Le matin, on entend dans les escaliers des cris, des grognements, des éclats de voix. On se dit bonjour en ajoutant invariablement qu'on n'a pas fait sa version latine. Et puis le traditionnel "tu me la passes?" L'un ne va pas sans l'autre.

L'escalier résonne de pas. Les élèves studieux montent en courant pour ne pas manquer une minute de la classe d'Anglais. (Personnellement je ne participe pas à leur enthousiasme.) Les paresseux et les retardataires se traînent dans les escaliers en trébuchant un immense cartable qui bat rageusement les jambes.

On est encore à-demi endormi. Les hurlements d'un certain répétiteur suffisent à vous galvaniser pour monter encore quelques marches. Cela fait au moins cinq cent vingt, pense-t-on avec indignation!

On regarde avec envie les "grands" disparaître dans l'anfrêtre ténébreux, du second étage. Nous, les plus jeunes, nous gravissons encore un étage, une autre petite centaine de marches, et nous arrivons en haut.

On est de mauvaise humeur et on soupire continuellement: "Quels escaliers! Ah! Ces escaliers!!"

A une heure cinq on est beaucoup plus aimable envers les escaliers. Eh puis on est tellement pressé qu'on les dévale sans même y penser, poussé par la faim et par les garçons qui répètent leur cri de guerre devenu bien bête et bien banal: "Il faut que j'attrape mon train."

L'après-midi on les remonte lentement. Cette fois on regarde autour de soi. On voit de nombreux "à bas" sur les murs. Il y en a d'amusants. On a écrit "à bas" une certaine personne. Puis un autre ne partageant pas cette opinion a barré et a récrit par dessus "vive". Cela continue presque jusqu'au plafond. Ainsi soit-il; on ne s'en mêle pas. Puis on continue à monter, l'esprit bien ailleurs, songeant au "Week End" et à ses plaisirs.

Lucienne Breffort
Classe de 5e.

Et c'est ainsi qu je me trouvais devant la porte qui allait s'ouvrir sur un monde d'autrefois.

Mes yeux tombèrent tout d'abord sur une dame élégante, couchée négligemment dans une longue robe écarlate sur un divan. Elle était entourée d'un groupe d'admirateurs qui parlaient tous à la fois.

Vers moi venait les mains tendus une forte femme, les cheveux luisants noués en un chignon. Elle m'accueillait avec un rire saccadé. C'était bien Eléamor avec ses yeux noirs si pétillants. Elle n'avait pas perdu l'habitude de tenir un petit salon (thé intellectuel le jeudi, club de femmes et de couture le mardi). Elle me présenta d'abord à un petit homme très gros et à moustaches tombantes.

"C'est mon mari, homme de très peu d'importance jusqu'à présent. Qui sait ce que l'avenir lui réserve!"

Elle eut l'obligeance de m'informer que la dame à robe écarlate n'était autre que Gloria, qui avait fait le tour du monde avec son dernier mari, un pacha hindou.

Ensuite elle m'entraîna et melaissa abasourdie devant un squelette énigmatique qui, avec un air sévère, portait un monocle à ses yeux un peu tristes!

"Je suis Mlle. Claire Nicolas, directrice d'une école de réforme" (hélas, qu'était devenue ma soeur!) Elle fit un pas en arrière et dit: "Puis-je vous présenter à Mr. Pardo, conservateur du Louvre, collectionneur de papillons et de timbres!" et Pardo, toujours le même quoiqu'il portât une moustache bien cirée, me fit une révérence à l'italienne et un sourire galant.

Précédé d'un grand silence entra Monsarrat, suivi de trois gamins, chaussés de longs bas noirs troués, et ne portant point de chaussures. Ils ouvraient grand la bouche en récitant: Rosa, Rosa, Rosam, tandis que Monsarrat battait la mesure avec une règle.

Maître d'école de campagne, qui l'aurait deviné.

Mr. l'ambassadeur au Vatican!" annonça le valet.

Entra un Monsieur florissant, tout habillé de noir, quoiqu'enveloppé d'une peau de girafe qu'il avait reçue en cadeau de la reine du Mozambique, et brandissant un parapluie à la "Chamberlain."

A sa suite entra éplorée, la fameuse tragédienne de Phèdre, enveloppé de ses cheveux dénoués.

Ces deux personnages extravagants étaient Mr. Alvarez de Tolédo, accueilli par un murmure d'approbation, et Mlle. Claudine Hermann.

Grinberg, ayant gagné un peu d'embonpoint, ne reconnaissait pas l'ambassadeur qui lui tendait la main; croyant que c'était un autre de ses admirateurs, il lui remit son dernier volume sur: "L'Hypocrisie Mondiale," avec ces mots: "Lisez cela, jeune homme, et l'avenir vous

sourira." Voyant que le "Jeune homme" en question haussait les épaules et le traitait de "grotesque", Grinberg, indulgent, sourit: "Ah! je vois, vous voulez mon autographe, ne soyez pas si timide, demandez le-moi, une autre fois."

Allant de groupe en groupe Paulette me parla de recettes, du désordre de son mari et de sa dégénérescence de la jeunesse. Iréna, les larmes aux yeux et s'étant acquis un accent Rrusse, me parla de son succès comme première danseuse au "Pigeon Vert-Pâle!"

Betty n'avait pas perdu l'espoir d'être la compagne de vieillesse de Bob Hope, et en attendant elle aidait Esther et son mari à tenir un magasin de cosmétiques. Svet me tapa sur l'épaule, m'appela "ma vieille" et me montra triomphalement un programme où on la nommait "le successeur de Bibi Fricotin qui dégringolait d'un escalier de vingt mètres de haut en rigolant."

Dorrance Velay en infirmière de la Croix Rouge, distinguée et souriante, buvait du thé, souriait, buvait du thé, mettait ses lunettes et rougissait.

Explosions de rires et de cris étouffés, car entraînent trois millionnaires fumant de gros cigares, drapés de manteaux d'astrakan, coiffés de chapeaux boules, chaussés de guêtres blanches. Tous trois portaient un fusil (allaient-ils à la chasse aux renards ou aux bandits?) L'un d'eux, Bussard annonça avec un petit rire, avoir fondé un club pour vieillards prématurés.

Perrin et Fatzer, l'air blasé, avaient fait fortune avec une fabrique de dentifrice.

(Oh! ce peste de Regard, un colporteur qui me persécutait depuis plusieurs heures pour me vendre des lacets de chaussures!)

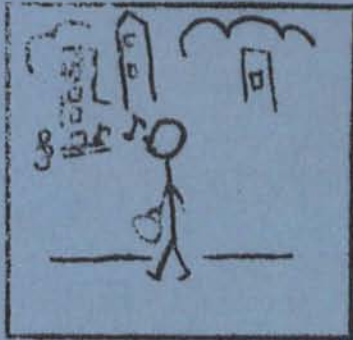
Et Seyrig, qui l'eût cru! Il était devenu amiral, portant maintes décorations et la croix de guerre. Il avait à jamais quitté la société des méchants garçons. Mais il répète toujours en soupirant: "Je n'aime pas ce patelin!"

Soudain un bruit de verres brisés et à travers la fenêtre, un homme caché par une cape noire impressionnante, levant son revolver, cria: "Haut les mains!"

Et les millionnaires de frayeur ayant laissé tomber leurs fusils, Jahiel passa de personne en personne et de poche en poche avec un sourire amical et la "PIPE" entre les dents.

Sylvia Nicolas
Classe de 4ème.

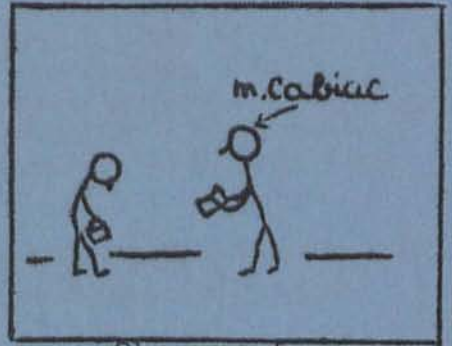
DE L'ARRIVÉ A LA SORTIE



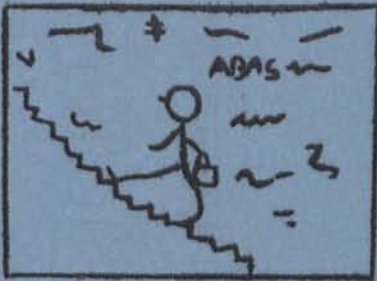
8 heures 56



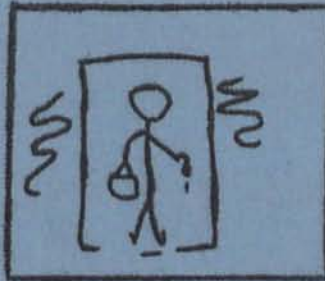
9 heures 3



9 heures 5



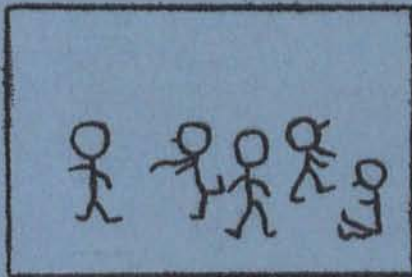
9 heures 7



9 heures 10



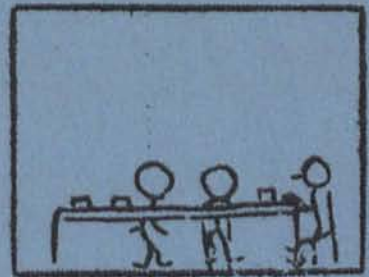
9 heures 25



10 heures 5



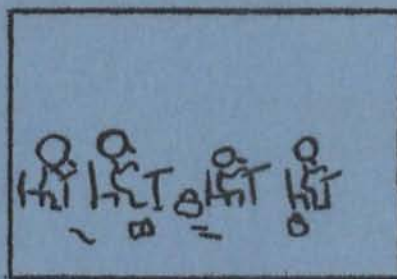
1 heure 5



1 heure 10



1 heure 30



3 heures



5 heures

Mes deux chats

J'ai deux chats à la campagne. L'un d'eux est gris avec de grands yeux verts. L'autre est noir avec des yeux intelligents. Le matin, dès mon réveil, j'entends des miaulements; c'est le tout petit chat. Je saute de mon lit, je descends les escaliers, j'ouvre la porte de la petite chambre et le petit chat s'avance vers moi en ronronnant. Ensuite je vais chez le grand chat. Celui-ci dort encore. Je lui caresse la tête; il se réveille et je les emporte tous les deux dans ma chambre. Je me recouche après avoir fermé la porte. Les deux chats sautent sur mon lit. Ils s'assurent que personne ne les voit et ils entrent sous la couverture et je m'endors avec eux.

Catherine Sterling
Classe de 10ème.



Ma visite au "Montcalm".

Un jour le commandant du "Montcalm" a envoyé une lettre à papa qui disait que nous pouvions venir visiter son bateau qui est un croiseur. Il est à Philadelphie dans un arsenal. Il se fait réparer.

Il y avait sur le bateau presque autant d'ouvriers que de marins. Les ouvriers me cassaient les oreilles avec leurs machines électriques. Tous les escaliers étaient très larges sauf celui qui conduisait aux machines, celui-là était raide et étroit. Les plus belles choses du bateau étaient le drapeau français et tous les canons qui sont peints en gris. L'ancre avait à peu près un mètre et demie de grandeur. Il y avait des marins qui gardaient l'entrée parce qu'il n'y a que les personnes qui ont une permission qui peuvent venir à bord.

Il y avait sept cents marins à bord et pour eux il faut énormément de nourriture. J'ai vu de très gros morceaux de viande dans la cuisine.

Tous les marins saluaient le commandant quand il passait et j'étais bien fier d'être avec lui.

Bénédict Bonnet
Classe de 8e.



MAMAN.

Il m'est assez difficile de réfléchir à maman parce que nous sommes toujours restées ensemble.

J'ai quitté la ville où je suis née, j'ai quitté l'école où j'étais heureuse, j'ai quitté mon pays, j'ai quitté les affaires auxquelles je tenais; mais je n'ai jamais quitté maman.

Maintenant que je suis ici, je trouve très agréable de coudre ou de tricoter auprès de maman, ou bien de l'aider à faire la cuisine. Quelquefois, je fais des gâteaux; et après on prend le thé, et je mange les gâteaux que j'ai faits; et ce sont là des moments très agréables.

Je ne saurais pas vous décrire ma mère, ni pourquoi je l'aime.

Françoise Jacqueline Ray

Classe de 7ème.

La vengeance des hirondelles

Un beau matin, quand le soleil fut levé, je sortis de ma belle maison blanche et m'aperçus que mon chat avait, à coups de dents, tué trois petites hirondelles. Elles étaient toutes petites et n'avaient pas encore de plumes. Elles étaient tombées de leur nid et mon chat noir, au poil luisant et aux yeux brillants, avait bondi sur elles et était en train de les manger quand je le vis. Dès qu'il m'aperçut il s'enfuit avec l'une d'entre elles dans sa bouche. Les deux autres, je les enterrai.

Cet après-midi-là, mon chat se promenait sous l'arbre où se balançait le nid -- nid triste et silencieux d'où l'on n'entendait plus les petits cris aigus des enfants et le chant clair des parents. Comme mon chat miaulait devant l'arbre, le papa et la maman hirondelles sortirent du nid et avec une bande d'hirondelles, venant de je ne sais où, l'attaquèrent. Une dizaine d'oiseaux, tous de la même couleur et de la même forme, descendirent, plongèrent dans l'air, presque au milieu de la tête du chat. Puis ils remontèrent à une vitesse incroyable. Le chat effrayé, la queue entre les jambes, se précipita vers la route, mais les oiseaux le poursuivirent toute la journée. A ma grande surprise, il n'essaya pas une seule fois d'attaquer une hirondelle.

Le lendemain matin, elles se calmèrent, mais malheureusement le nid était vide, les parents partirent pour se trouver une demeure calme.

Apple Vail
Classe de 6ème.

Mrs. Flannigan

C'est le docteur Smith: Bonjour, docteur Campbell? Oui, je téléphone pour rendre compte de mes malades. Le numéro dix a une fièvre qui monte, et le numéro douze -- vous savez, c'est Mrs. Riley -- elle souffrait beaucoup alors je lui ai donné de la morphine. Les rayons x de M. Adam sont revenus - fracture. C'est à peu près tout. Oh! Mrs. Flannigan? Nous l'avions examinée complètement ce matin et elle semblait être en excellente condition pour demain. On doit continuer? Je ne pourrai pas le faire demain. Non, c'est mon tour de garde. Je téléphonerai à Jacques. Au-revoir, docteur. Amusez-vous pendant vos vacances et ne vous tracassez pour rien. Au-revoir.

Bellehaven 2967. Bonjour? Jacques? C'est Tom. Je viens de parler à Campbell de Mrs. Flannigan. Il dit de continuer demain. Je suis de garde. Est-ce que tu veux faire un essai? Je désirerais bien venir mais c'est impossible. Tu me téléphoneras demain, n'est-ce pas? Je veux savoir les résultats. Mon Dieu, fais attention. Le Docteur Campbell sera très fâché si tout ne va pas bien. Okay. Au-revoir.

(Le lendemain) Ici Smith: Bonjour? Jacques, c'est toi? Comment va Mrs. Flannigan? Quoi? Tu veux dire qu'elle est morte avant même que tu aies commencé? Pendant que tu lui donnais de l'éther? C'est incroyable. Je croyais que sa constitution était résistante. Elle allait si bien hier. Tu es sûr? Tu devrais faire une autopsie si tu penses vraiment qu'elle a été empoisonnée. Je ne sais pas ce que va dire le docteur Campbell, - c'est dommage mon ami - très dommage. Eh bien, je pense que je dois téléphoner au docteur Campbell pour lui dire la mauvaise nouvelle. Je te verrai demain.

Bonjour? Docteur Campbell. C'est Tom Smith. Je téléphone pour annoncer la mort inattendue de Mrs. Flannigan. Mr. Wilson s'est trompé de flacon et lui a donné de l'alcool à "90" au lieu de la solution de fer. Oui, j'en demanderai à la ferme de production mais il sera impossible de se procurer un rat aussi bon que Mrs. Flannigan.

Audrey Clark
Classe de 4ème.

Journée au camp scout.

Le cor du chef se fait entendre au dessus des ronflements de la patrouille endormie. C'est le réveil: la partie la plus ennuyeuse de la journée. J'ouvre un oeil, je regarde où je suis. Puis nous nous habillons, nous n'avons que des bottes à mettre et ce n'est pas un petit travail car elles sont gelées et dures. Le rassemblement se fait après un coup de sifflet: c'est le lever des couleurs. Encore un dur moment, il faut se laver dans le torrent! Mais l'ingénieuse patrouille des Tigres fait bouillir de l'eau, et nous nous lavons avec de la bonne eau chaude quand les autres patrouilles sont en train de geler dans le torrent glacial.

Nous sommes de cuisine pour le petit déjeuner; cela ne paraît pas difficile, mais il faut allumer le feu avec nos faibles moyens: du papier mouillé, des allumettes mouillées, des feuilles mouillées et du bois mouillé. Enfin à grands coups de chapeaux nous arrivons, nous arrivons à faire sortir une petite flamme! Le feu a pris, il ne s'agit que de l'alimenter en attendant le cacao. Naturellement la corvée de bois revient à Kevin Egan, dernier de la troupe.

Enfin l'intendance arrive avec le cacao et le lait. Nous faisons un feu d'enfer et en une dizaine de minutes, le repas matinal est prêt. Comme de coutume les cuistots se servent copieusement d'abord, si le reste tient à manger aussi, il faut qu'on se dépêche.

Après, nous nous préparons pour l'inspection. Nous cherchons dans toutes les tentes les objets perdus. Mais voilà l'inspection qui commence et nous n'avons pas fait la vaisselle; de plus José va commencer par nous! Alors je transporte la vaisselle dans les bois, quitte à ne jamais plus la retrouver. Enfin le chef part, heureusement qu'il n'a pas regardé dans mon sac, tout y était en fouillis, mais j'avais pris mes précautions en faisant un quadruple noeud et il a été trop paresseux pour le défaire.

Après toute une série de corvées, il y a le déjeuner, je me fais une fourchette car j'ai oublié d'en apporter une, système D! Puis la sieste et enfin le rassemblement pour l'explication du grand jeu, et nous partons dans les bois. Comme nous n'avons pas très bien compris, nous sommes revenus au camp sans avoir vu une seule fois l'ennemi, c'est décourageant! Après diverses occupations, arrive le diner à sept heures. Comme il fait noir nous ne pouvons pas très bien voir ce qu'il y a dans nos assiettes, cela vaut mieux! Après le repas, nous chantons autour du feu. Pour finir: la délicate opération de se coucher. Nous mettons des braises dans les trous creusés dans le sable de notre tente: c'est le chauffage central. Enfin nous nous endormons en espérant qu'il n'y aura pas de jeu de nuit.

Jacques de Panafieu
Classe de 4ème.

Une Séance Complète

- Le Coiffeur: Oui, mademoiselle, que voulez-vous?
- La Jeune fille: S'il vous plaît, Monsieur, je voudrais faire effiler mes cheveux, si.....
- Le Coiffeur: Bien, bien. Vous verrez, je vous enlèverai sept cheveux sur dix. Ils sont bien salés. Voulez-vous que je les lave?
- La Jeune fille: Non, merci Monsieur. Peut-être une autre fois mais.....
- Le Coiffeur: Ils sont bien sales, laissez-moi les laver un tout petit peu, ça ne prendra que cinq minutes.
- La Jeune fille: Mais je ne veux qu'avoir mes cheveux éclaircis. Combien est-ce?
- Le Coiffeur: Vous voyez, vous êtes une jeune fille bien raisonnable. Penchez un peu la tête, attention, un peu.
- La Jeune fille: Oh! Oh! Je.....
- Le Coiffeur: Vos cheveux sont très longs pour votre âge, je vais en couper deux centimètres. Garçon, apportez les ciseaux. Ça vous ira bien mieux plus courts.
- La Jeune fille: Mais je ne voulais qu'un effilé.
- Le Coiffeur: (il coupe) Ça y est. Oh-ils sont encore trop longs, mmm, ça fait à peu près quinze centimètres de moins.
- La Jeune fille: Mais.....
- Le Coiffeur: Trop tard maintenant. Préférez-vous ressembler à Marlene Dietrich ou à Bette Davis? Je peux faire les deux.
- La Jeune fille: Je ne.....
- Le Coiffeur: Il faut bien faire des boucles. Vous ne voulez pas être une Méduse. De toutes petites boucles sur toute votre tête. Jolie, jolie, tout, tout frisé.
- La Jeune fille: Mais.....
- Le Coiffeur: Quoi qu'est-ce que je trouve ici, la "poiliscrite". mmmmm---vous avez besoin d'un médicament.
- La Jeune fille: Pourquoi, je.....
- Le Coiffeur: Si vous ne la faites pas soigner maintenant vous allez perdre toute votre chevelure et puis votre peau va se décrocher de votre crâne et, vous serez belle alors!
- La Jeune fille: Je.....
- Le Coiffeur: C'est nécessaire pour votre santé. La mort pourrait même s'ensuivre. Je vous avertis maintenant.
- La Jeune fille: Monsieur.....
- Le Coiffeur: Vous serez à la mode si vous avez une indéfrisable bien, bien frisée.
(Ensuite les garçons coiffeurs dansent un ballet pendant qu'on lui donne son indéfrisable. Après, la jeune fille se tient devant la glace avec ses cheveux tout frisés et reste muette.)
- Le Coiffeur: Quelle horrible couleur. Mais on va la changer. Laquelle voulez-vous - Blonde, bleue, rouge ou même verte.
- La Jeune fille: Euh!
- Le Coiffeur: Garçon, donnez moi l'eau de javel. Vos cheveux sentent mauvais, vous avez besoin d'un parfum. Peut-être de lilas, non, de roses. Oh! non, plutôt de bleuets. Garçon, apportez le parfum "Bleuet bleu" dans la bouteille verte.

Le Coiffeur: (en chantant) Frottons....Frottons....ravissant! Vous voilà le mieux du monde.
(Il la met sous le séchoir. Ballet des garçons.)

Le Coiffeur: Il faut que vous achetiez quelques unes de mes lotions. Elles sont merveilleuses: "Ne Gratte Pas" "La Belle Chevelure" "Les Boucles Bleues" Toutes sont faites par Flanel, Roty et Oubliment.

La Jeune fille: Non, monsieur, je.....

Le Coiffeur: Vous les voulez dans une boîte, ou dans du papier? Les voici. (Elle sort du séchoir et se prépare à s'en aller. Les garçons alignés l'admirent pendant que le coiffeur se cambre orgueilleusement, les deux mains sur les hanches.)

Les Coiffeurs: Qu'elle est ravissante!

La Jeune fille: Merci, monsieur. Combien est-ce-que.....

Le Coiffeur: 500 francs s'il vous plaît.

La Jeune fille: Oh! monsieur je n'ai que 20 francs, mais vous n'avez qu'à m'enlever l'indéfrisable.

Consuelo Eames
Classe de 4ème.



La grenouille

La grenouille saute avec un grand élan vers l'eau, chaque muscle s'agitant avec une souplesse et une coordination admirable. Je trebuche derrière elle avec des pieds lourds qui semblent s'attacher au sol humide du marécage. Un dernier bond la plonge dans l'eau où son petit corps descend jusqu'au fond des eaux claires, laissant derrière lui deux cercles qui s'élargissent. La grenouille nage sous l'eau, poussant avec ses pattes élastiques l'élément qui l'entoure. Chaque mouvement la jette en avant et après chaque palpitation, elle prend avantage de la vitesse gagnée pour glisser. Enfin sa drôle de tête apparaît avec ses deux gros yeux regardant partout. Lentement ses sourcils se lèvent comme ceux d'une coquette.

La grenouille grimpe, à quelques mètres de moi, sur la feuille d'une plante marine qui s'enfonce immédiatement. De nouveau des ondes couvrent l'étang, grossissent puis renaissent à chaque mouvement de l'animal.

C'est alors que j'avance à petit pas dans l'eau glacée. Est-ce qu'elle me voit? Mon filet descend. L'eau jaillit, le miroir se brise et la grenouille disparaît. J'entends un bruit. La grenouille me regarde, furieuse, de l'autre côté de l'étang.

Joy Cuypers
Classe de 3ème.

Coin des poètes



Dessins par
Sylvia Nicolas

Salle d'honneur

Aujourd'hui nous irons
Faire des glissades sur le plancher
Sans demander la permission.

Le silence des miroirs
(Et la discrétion des lustres
Qui s'effacent au plafond)
Rend l'écho de nos pas
Inquiétant et profond,
Prélude des punitions.

Mais de l'autre côté des miroirs
Glissent encore, multicolores,
Les ombres d'un autre soir,
Les lentes valse glissent encore
Lointaines et sonores...

Satins blancs et brocades
Eventails, petits souliers,
Joyeux sourires et oeillades
Que reflètent les miroirs dorés,
Grandes dames à paniers,
Ecolières, écoliers
Dansant sous les lustres de cristal
Sont oubliés.

Dans les couloirs du Lycée
Flânent pierrots et comtesses,
Fanent les vieux souliers
Trainés avec tristesse
De classe en classe.

Le silence des miroirs
(Et la discrétion des lustres
Qui s'effacent au plafond)
Rend l'écho de nos pas
Inquiétant et profond,
Prélude des punitions...

Claire Nicolas
Classe de 1ère.

The Whale

The big cradle on the rippled waters
Bowed to some silver coins: the jelly-fishes
T'was a beauteous cradle
Full of sleeping sailors.
Only a yawning cannibal
Sat up by the mast.

The moon made his face white,
The sea, his eyes coral.
The sharks would throw him drops
But they would be only moon's tears
When they his ragged vest did reach.

The silence was the step
Of monsters that passed
With breathless jaws.

The night's one eye was drowning,
But yet against its spheric form
Some gems, silver veins, curving rainbows
Shot up, then fell into the darkest liquid.

A yell like a dying jackal's
Rang through the closed lids
Which soon were gazing out onto
The pillow-like empire of silken threads,
Bigger than Queen Luna,
That threw a shadow across the skies.

A humming hymn beading the drops
Enclosed each sailor in a halo.
The Empress whale flowed on.
She laughed in a lady-like fashion
And adjusted her waterfall crown,
But left some wretched men
Calling to her in transparent murmurs.

The biggest jewel, the biggest whale,
Her jet, her laugh; the oldest woman
Who looked the youngest; the whitest,
Richest cannibal had left a snail's
Widest trail which none could follow
Without a coffin, or the incident so
Great, like the palette of an octopus,
Or the brave and never idle sword:
The gallant, non-pacific swordfish.

Sharon Vail

Pauvres, Pauvres idiots
Qui n'avez pas l'art le talent
Le don du ciel le "Savoir vivre"!
Moi qui suis loin des calvaires, des suaires
Des mysticismes, des terreurs
Je vous le dis quittez ces pleurs
Et faites vous un "Savoir vivre"

L'ennui ne nous hante pas nous
Ni le vide ni la peur du néant
Ni l'idéal ou autres bêtises infructueuses
Nous ne demandons pas d'éternité
L'amour ne nous a pas blessés
Et nous crachons sur ceux qui ne sont nos rivaux
En Témérité.

Mais dites-nous que cherchez-vous
Dans le Christ en croix
Et dans de si âpres joies
Tristes veuves des croix de bois
Vos pleurs troublent mes plaisirs
Et j'y pense parfois
parfois....

Ames qui semblez fragiles
Et si près de Dieu déjà
Tremblantes flammes des Cathédrales
Est-ce sur vous que reposent
Les si lourdes choses
Qui n'existent pas?

Vous ne m'y prendrez pas!

Je ne vous dois
Ni pitié ni autre chose
Farouches malsains moroses,
Ha! laissez-moi!
Je n'ai du reste pas le temps
De penser aux lâches qui imploront
Et adorent et cherchent----quoi?

Claire Nicolas
Classe de lère.

The Root

The fog with greyish veils around
An immortal August webbed
The hills, the hopes, the lives, a future.
It murmured with its slippery gurgle
And hypnotized the potatoes with love
So that they died with sorrow, shot by Cupid's arrow.

The coming winter, as frost grew thicker,
The snow would fall, and melt; deep puddles.
The bent backs and purple hands
Would toil with painful tears,
The hair beaded with icicles
Hang 'round their lifeless ears.

T'was to save some Irish face
Whose breast hung empty,
While children heaped in corners
Would whisper pleadings
As uncle or aunt would seaweed bring
For lips to taste while the stomach pulled.

Yet at each new star
The gutter for a grave,
The fog for a cloth,
The farmer lay unmoved.

Anonymous orders whistled through the tongues.
With feeble muscles they carried stones,
For roads to death they built each hour;
And the monotonous beatings of a thousand axes
Robbed a thousand beatings of a desperate heart.

The Irish died,
The English smiled.

The harbors embraced Great Britain's ships,
And base blackguards hurled the sacks of oats,
And wheat plus barley onto the happy decks.
Some loitering sailors with green hearts
Would hide their sobs, clasping old oyster shells -
Their dreams unheard, the rain of their eyes
Would be but one laugh sounding in an English church.

Sharon Vail

La voix de Monsieur Cabiac

La cloche a sonné, c'est la récréation,
Par-dessus le vacarme, on entend quelques sons.
Mais un, par sa force, des autres diffère,
C'est la voix de Monsieur Cabiac en colère;
Les rugissements du lion du Zodiac
Sont moins forts que ceux de M. Cabiac.
Dans tout le lycée, sa réputation,
Maintenue par sa voix, à la récréation
Nous fait trembler partout des pieds à la tête;
J'ai déjà trop dit, il est temps, je m'arrête.

Perry Gaskell
Classe de 4ème.



Au travail

De Cabiac, le pas sinistre
Retentit au fond du couloir,
Tandis qu'Houzé sur son registre
Note les crimes le plus noirs.

Dum magister mons tollit vocem
Timentes pueri ferunt crocem.
Fendant l'atlas, piquant le Sahara
Madame Brodin met fin su brouhaha.

Durieux, de son air péremptoire
Nous impose le purgatoire.
O Geymet, o douceur de vivre!
De ton Anglais tu nous enivres.

Pointant par ci, Bégué par là,
Trois petits tours, et puis s'en va.
Corréa frappe de son aile
Quand nous montrons trop peu de zèle.

Envoi:

Monsieur Brodin, ombre qui passe,
Pénètre dans le gynécée:
"Au travail, au travail la classe,
Car rien n'est mieux que ton Lycée!

Muriel Cournand
Classe de 5ème.

Patriotisme

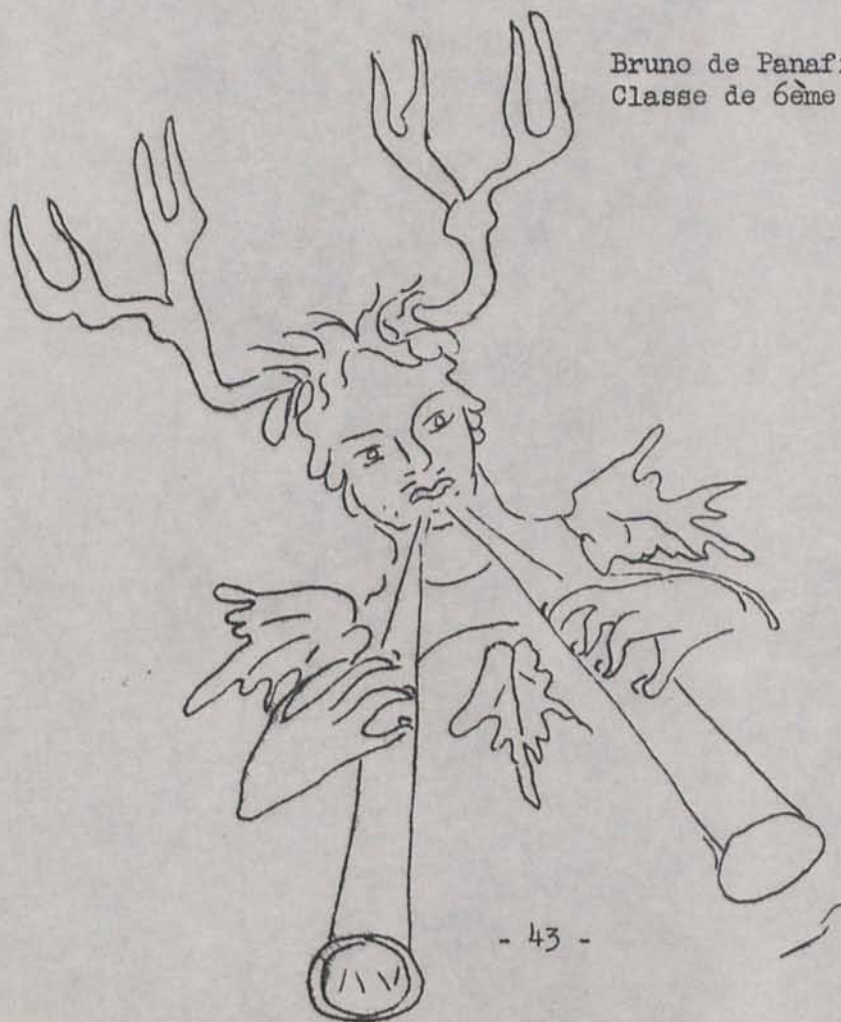
Chaque jour, tu travailleras
et quelques cents tu *gagneras*.
Non pas petite coquette
pour améliorer ta toilette;
ni non plus jeune gourmande
pour t'acheter quelques amandes.
Il faut être patriotique,
aider la grande république
qui, lorsque nous étions trahis
dans son sein nous a recueillis.
Va vite au "drug store" le plus proche
et sors la monnaie de ta poche,
Pas un regard sur les "candies"
ni vers les flacons assortis
Va, cours, vole et ne fais qu'un bond,
et chaque matin "BUY WAR BONDS".

Françoise Deloraine
Classe de 5^{ème}.



Vieux Jean

Je vois tourner autour des voiles
Les goëlands qui volent avec grand vent;
Et, assis sur de vieilles toiles,
Un pêcheur qui se nommait Vieux Jean.
Quand il allait pêcher les maquereaux,
Pas un ne lui échappait de ce peuple des eaux.
C'était lui qui gardait des modèles de bateaux.
Il les regardait en ôtant son chapeau,
Et pensait à ceux qui, coulés, au fond de l'eau
Gisaient, tristement, avec d'autres bateaux.
Quand le vent du nord soufflait,
Il était encore à son gouvernail,
Même pas les plus forts vents ne l'arrêtaient.
Et, quand enfin à la maison il rentrait
Dans la cuisine où cuisait l'ail,
Devant le feu ses aventures il racontait,
Avec des mots si expressifs
Qu'on se croyait dans la nuit,
Qu'on se croyait dans la pluie.



Bruno de Panafieu
Classe de 6ème.